

ALBERT H. LAUL

LES ÉTOILES
DE
BETHLÉEM



Comme l'élixir floral d'étoile de Bethléem
apaise et calme après un choc ou une
épreuve, les mots du poète, quintessence
des souffrances et des espoirs des femmes
et des hommes, d'hier et d'aujourd'hui,
aident à une résilience nécessaire.

Quand j'écris, je suis un autre.

Quand j'écris, je suis l'Autre.

A Yadine

© Albert H. Laul, 2024 pour la première édition

SOUFFRANCES
CONTEMPORAINES



I

Monstruation

 ictime immaculée de fièvres menstruelles,
Tu supportes le joug d'entraves mensuelles,
Constante récidive exténuant ton corps
Déjà roué de coups d'hommes, de matadors,

Du prêtre intransigeant criant contre l'impure
Torturant, triturant ta béante blessure,
Du vampire buvant un sang dégoulinant
A même tes lèvres réclamant un amant,

Du narcisse menteur, crapuleuse recrue,
D'odieux entremetteurs te jetant à la rue.
D'aucunes en font fi, rejoignant tous ces monstres.

Mais la plupart, amie, d'impudence font montre.
Quand la source tarit, l'arrivée de l'enfant
Dont on entend les cris, les sauve du néant.

II

Soutien-gorge



Comme j'aimerais être un soutien de ta gorge,
Le tissu coloré du maintien de tes seins,
Les bonnets en métal arrondis à la forge,
La lanière de cuir sur ton corps à dessein.

Comme j'aimerais être un soutien de ta gorge
Et transmettre l'écho quand ta voix se déploie,
Corriger ton histoire où le crime regorge.
A bomber ta poitrine en fierté, je m'emploie.

Comme j'aimerais être un soutien de ta gorge,
Arracher ton corset et ce voile au visage,
Abolir les carcans de celles qu'on égorge,
Vaine expiation d'un bourreau par usage.

III

Objets

 quinze ans, entichée de ta maturité,
Je n'étais pas un simple objet mais une enfant !
A seize ans, j'embrasai ta masculinité.
Je n'étais pas un simple objet mais une enfant !

A présent, j'éblouis de ma féminité.
Je ne suis pas un simple objet mais une femme.
Que je montre mon corps ou, par pudeur, le cache,
Je ne suis pas un simple objet mais une femme.

Je te dis non, hausse le ton, sans états d'âme.
Je ne suis pas un simple objet mais une femme.
Même sans voix, je te dis non, au bord des larmes.
Je ne suis pas un simple objet mais une femme.

Tétanisée, c'est mon corps froid, qui te dit non.
Je ne suis pas un tas de chair mais une femme !
Et tu le sais, oui tu le sais, je te dis non.
Je ne suis pas un simple objet mais une femme.

Et maintenant, aveugle à mon humanité,
Un bourreau devenu, tu n'es donc plus un homme.

IV

La funambule

ragile et vacillante, elle va sur ce bord,
Parapet de décor d'un drame d'Euripide.
Muscles bandés, tendue, elle nargue la mort,
L'appel irrésistible et envoûtant du vide.
Si fin, ténu, un brin, ce fil du temps qui saigne
Cette interminable succession de pas,
De douleurs sournoises au pied de cette enseigne,
Visant le ciel, sans aviser la foule en bas.
Ne pas se regarder, échapper au vertige
Et perdre cet équilibre naissant, vestige
Des cendres d'une enfance immolée, consumée,
Sur l'autel d'une envie coupable et consommée
D'un désir obscène de prendre et de jeter,
D'une envie de jouir sans même s'attrister
Du râle inaudible et du besoin de gémir
D'un être qui subit un abus de plaisir.
Au vent maintenant ce sain penchant pour le sens !
Seul comptera, sur un fil, l'ivresse des sens !

V

L'humain augmenté



Comme les grands morceaux d'un tissu décousu
Laissent à découvrir des peaux laides et nues,
Le linceul se déchire et nous tombons des Nues,
La mort de nos valeurs, constatée de visu.

Quand seuls restent le moi et l'argent vénérés,
Que deviennent bontés et pudeurs affectées
Les proies d'individualités exaltées,
Nos chairs s'agglutinent sans liens avérés.

Nos corps s'amoncellent sous des yeux médusés.
Et je sombre et me vide, et je fane et m'abîme
En l'absence de conscience, cet abîme
Où ni péché ni mal ne sont plus accusés.

Où Lucifer pleure son inutilité
Quand ni diable ni dieu ne freinent les folies
D'esprits numérisés, de foules avilies,
D'un humain augmenté devenu déité.

VI

La soudaine agonie du commun



Chaque jour en émoi, je contemple, impuissant,
La soudaine agonie d'un sentiment commun,
Terrassé, fracassé, par un Moi tout-puissant
Qui menace et défait les fils du genre humain.

Oubliés, peu à peu, les objets du partage ;
Tout ce qui nous liait depuis le Premier Âge ;
La force collective en assemblées civiles
Précédant l'arrivée de machines serviles ;

L'horaire du coucher sans électricité
Au rythme des saisons à perpétuité ;
Le fil d'une pensée, mûre velléité,
Nourrie d'un temps d'échange en continuité ;

Une idée du progrès vers lequel avançait
L'ensemble des esprits qui la développait.
Même le téléphone, avant, familial
Est aujourd'hui privé d'un devoir social.

Accessible et figée, toute valeur pareille
Et non plus partagée, à même mon oreille,
La connaissance orale, émise et entendue,
Liaison organique, est aujourd'hui perdue.

Les informations ne se partagent plus.
On y accède, amer, en colère ou reclus.
Les divertissements maintenant sur écran
Nourrissent la foule d'individus à cran.

Jusqu'à nos microbes, nos fluides corporels,
Dont on interdit les échanges naturels.

VII

Me, myself and I

ndule mon reflet dans l'eau de la rivière,
Moi, nul autre que moi s'impose à la nature.
S'allume mon visage à l'écran de lumière,
Le moi brise l'émoi quand tout se dénature.

Et la vie s'effondre, tombe en suspension
Dans un néant sans fond, vide succession
D'images arrêtées, vingt-quatre par seconde,
De moi, de moi, de moi, nouveau centre du monde.

Là, où tout n'était que liens, connexions,
Concours et vitales coopérations,
Brutal, règne le moi, unité moribonde
D'une civilisation nauséabonde.

VIII

Venins

 la piqûre de l'insecte
Délivrant sa substance infecte,
Le parasite colonise
Le corps et le foie vampirise.

La piqûre de jalousie
Dénature, puis euthanasie
L'autre devenu trop infâme
Et ronge à l'os... l'Esprit et l'Âme.

A la morsure du reptile,
Le VENIN s'épand et mutile
Muscles et nerfs au pouls fébrile
Diffusant mort et peur stérile.

A la morsure de la haine,
La rage envahit et enchaîne
Le cœur dur et froid de colère,
Son sang chaud coulant sur la bière.

De ces VENINS, délivre-nous !
Et l'antidote, éveille en nous !

IX

Moins que le prix d'une balle

ans la neige à genoux,
Et les pieds, dans la boue,
A l'arme près du corps,

Il sent proche la mort,
Son étreinte létale
Et son souffle fétide,
Sur sa chair et son corps,
Ses bras maigres et forts
Qui l'enlacent déjà.
Mais soudain, le relâchent.
L'homme fou dans son dos
Se ravise et s'en va.
Il ménage son arme
Et enflamme sa rage
Et déchaîne ses mots.

Mis à son établi,
Cartouches et grenailles,
Les douilles à ses pieds,

Son outil près du corps,
Il sent proche le sort,
La commune agonie
Du dernier arrivé
Et premier à partir.
Tout au fond des entrailles
Cette peur à venir
Et le manque et l'absence
Qui l'étreignent déjà
Et soudain le relâchent.
Cet homme qui venait
Se ravise et s'en va.
Puis il sonne le glas
Du voisin bien trop las.

X

Sa dernière larme

 u matin, il pleure.
A midi, il pleure.
Au soir, il pleure.

Thérapie gratuite et inutile,
A la mi-nuit, il pleure encore.

De désespoir en abandon,
Sa mère l'accompagne
De ses râles terrifiants,
Restes insuffisants
D'une lente déréliction
Sous des yeux accoutumés.

Depuis longtemps déjà,
Son lait ne coule plus.
Son corps d'ébène ne parle plus.
Ses seins noirs ont disparu.

Elle pleure à l'économie,
Fragile proie d'une sévère
Déshydratation
De ses chairs meurtries,
Condamnées à l'inaction.

Au lever du jour,
Un silence angoissant
S'est fait entendre
Sur cette terre noire de sang.
A la dernière veille,
Au sommeil
Elle a succombé,
Erreur fatale et impardonnable.

Au bout de cette nuit,
Tel un petit animal,
Sachant sa mère endormie
Et son corps au plus mal,
Il s'est recroquevillé.
Ses membres a ramassé,
La poussière embrassé
Sous son ventre gonflé.

Finì, du noma, les meurtrissures,
Les horreurs et les brûlures
De cette innocence emportée
Par une faim programmée.
Les cris se sont tus.

Et j'ai mal à en crever.
J'ai mal à en cracher.
J'ai mal à en vomir.
J'ai honte de pleurer.
J'ai honte de gâcher
Toutes ces larmes,
Toutes mes larmes.
Et des filets de bave
Et des flots de bile,
De reflux gastriques,
Des litres de sueur,
Qui auraient pu le réhydrater,
Et mon corps le nourrir,
Mon sang le sauver.
Mais il ne pleure plus.
Sa dernière larme
Il a rendu.

XI

ابن حام

 ils de Cham,
sous mes yeux malheureux,
tu te noies.

Et ma flamme, fragile, s'éteint après toi.
Fils d'un drame, fuyant la fureur et les armes,
Froides, les vagues ont pris mon cœur et ton âme.

Quand ton corps rejeté s'échoue mort sur ma rive,
Quand nos cœurs asséchés voguent à la dérive,
Nos discours insensés qui sabordaient ta barque
Ont taillé dans ma chair, à jamais, une marque.

Fils d'El Assad, pitié ! Fais nous miséricorde.
Oublie notre infamie, pardonne notre concorde
Et laisse, en cette terre, ton juste mépris.
Le Dieu qui nous observe de toi s'est épris.

Abandonne en nos cœurs, les remords et la honte,
Notre unique chemin vers une absolution

à Aylan et Galip

TRAUMAS ANCIENS



XII

Famine irlandaise (1845-1852)



algré l'implacable joug du propriétaire,
On cultive la joie et la pomme de terre
Sur ce sol irlandais baigné d'un sang fertile
Offert au maître anglais, légal pillard de l'île.

Les chants enflent le cœur et l'esprit gaélique.
Aux champs poussent des corps à l'abord famélique.
Une gigue éperdue trompe une faim latente,
Dupe des cœurs repus d'une foi dévorante.

Au loin déjà cruel le malheur charognard.
Le mildiou laisse des mères sans regard
Et pourrit les beaux fruits d'une terre en colère
Contre une avidité cruelle et délétère.

L'ivre main du marché, tout mérite faussé,
Jette les corps fauchés à même le fossé.
Dans des huttes, reclus, d'affreux spectres prostrés,
Chair et faim disparues, s'étreignent encloîtrés.

Au dehors, les vivants précipitent leur fin.
Les maisons de travail valent mieux que la faim.
Même Smith et Malthus gémissent dans leur tombe
Quand ceux de Ballinglass sous l'anglais fou
succombent.

La soupe populaire, aumône de l'Église,
Main anglaise à ta gorge aussi te l'aura prise.
On ne doit point pousser au péché de paresse,
Mère scélérate du vice et de l'ivresse.

De cette infamie naîtra le cœur irlandais.
La peur, le sang versé, la haine de l'anglais.
Le manque d'empathie noircit les cœurs blessés.
La souffrance exploitée durcit les poings dressés.

XIII

Bassin de poussière (Dust Bowl, 1930)



ans ces plaines du sud où paissaient les bisons,
A en perdre la vue, les lointains horizons
D'une vierge Amérique ébranlaient des nomades
Effleurant une terre épargnée de brimades.

Se sont-ils arrêtés, qu'aussitôt les espoirs
De nouveaux immigrés ensanglantaient les soirs
De fermiers aveuglés, de mustangs en œillères,
Pleurant sur leurs terres transformées en poussières.

Et frappe maintenant ce rude blizzard noir
Tel un soc en labour, un nouvel arrachoir,
Le sol dépourvu de son herbe de prairie,
Mortelle mise à nue d'une terre tarie.

XIV

L'homme roux (1940)

 l'homme roux, debout, qui périt sous les coups,
L'homme roux
dont le corps mort
gît froid dans la boue.
Ni chagrin, ni salut, pour l'exclu des vivants,
On n'assassine plus, on réduit à néant.

D'affreux impacts de pelle éclatent tous les os.
L'acier rouge tranchant lacère tout le dos.
La raison ? l'empathie ? Foulées par Lucifer !
Réminiscence humaine insane qu'il faut taire.

Les pieds, de rage froide, explosent les organes.
Se recroqueviller et les assauts parer
D'un inutile espoir d'échapper à la hargne,
À la mort hors du corps d'un fœtus arraché
Par les mains d'un démon des enfers échappé.

Qu'advienne le tir ! Non pour achever la peine,
Mais bien plutôt la haine usant la race humaine.
Ce spectacle, j'ai vu, mon chemin continue.
La nuit d'Élie m'étreint, la peur en moi s'est tue.

La vie d'un seul payée comme rançon de dix,
Une force m'anime alors que j'entre en lice.
Seuls vaudront la fuite et l'énergie d'échapper

À leurs armes...

À ma haine...

À l'horreur...

À mes larmes...

A l'homme roux de Martin Gray

XV

Rompre le pain (1940)

 a souffrance exposée longtemps m'obsèdera,
Tristesse invétérée qui sans fin hantera
Mon esprit et mon cœur de joie tant affamés.

Rien y fait ! Mon chagrin m'interdit d'oublier
Ce quignon de pain sec que tu tiens en ta main,
Mon frère agonisant, enchaîné dans ce camp.
Et je pleure mais chez toi, ni plainte, ni larmes,
Tes lèvres en prière oublient cette colère,
D'être là, d'être nu, mis en joue par une arme.
Tu bénis et chéris cette maigre bouchée.
Dans la main du diable et devant la cruauté,
Tu remercies et partages ton pain, ta joie,
La satisfaction de résister au mal,
De rester fidèle à un principe moral
Qui me sauve aujourd'hui d'un sombre désespoir,
D'une si lâche envie de ne plus en rien croire.
Digne et droit, loyal, fier, à ton Dieu tu veux plaire.
Cette joie, ta force face à la barbarie,
Sera-t-elle la mienne, devant l'infamie ?

Aux triangles violets

XVI

Traumas

rère noir, tes souffrances nous hantent,
Nous aliènent, nous enchaînent.
N'avions-nous plus d'âme
Pour renier la tienne ?

Frère juif, toutes tes larmes nous hantent,
Nous troublent, nous brisent.
Etions-nous morts
Pour brûler ton corps ?

Conscience, honteuse, marquée,
Notre oubli, tu viens troubler,
Et nos cœurs, ouverts, sanglants,
Soigner de ce mal, cru incurable.

XVII

Ossements indiens

 out au fond de ce trou, frères de misère,
Vos ossements me brisent le cou, le dos.
Je peine à trouver un lieu de repos.

Ah ! Cet homme pâle et son minéral clair !
Venu de si loin, de son île,
Pour nous conter de drôles d'histoires ! Le soir,
Si je m'allonge sur vos os,
Pourrais-je revenir à la vie ?

Comment cet homme vil,
Au visage clair, à l'âme noire,
De si belles histoires connaît-il ?
Comment cet homme, ce diable,
Aux dents longues, au cœur sombre,
Peut-il faire tant de mal ?

Frères morts d'épuisement,
Si je m'allonge sur vos os,
Pourrais-je revenir à la vie ?

Dois-je rester assis sagement,
Sur vos restes vivants ?
Un os dans ma main, une arme ?
Une partie de vous,
Pour donner les coups ?
Une côte, une dague ?
Un tibia, une latte ?
Un fémur, un sabre ?
Un crâne, une masse ?

Venez avec moi !
Soutenez-moi !
Sur chaque barreau
De cette échelle
Qui mène
A mes bourreaux.
Et s'ils me tuent ?
Que m'importe !
Je suis nu !
Je suis mort !
Cette haine, gangrène,
Gronde et me ronge...
Que suis-je devenu ?

Si bien, j'étais ! en paix !
Que sont-ils venus !
Pour ce minerai,
Qui me consume.
Je vous hais !
Pour ce que je suis,
Devenu.

Ah ! Frères d'armes,
Si je m'allonge sur vos os,
Pourrais-je revenir à la vie ?

*À Sebastião Salgado, Serra Pelada,
Gold Mine, Brazil, 1986*

XVIII

Cent cinquante millions de francs or (1825)

 u vins,
Tu vis,
Tu pris,

Mes terres, Mon café.

Je me battis,

Je vainquis,

Je te chassais.

Tu me reprenais :

Mes bras,

Indemnité !

Mes jambes,

Compensation !

Ma tête,

Réparation !

Mon cœur ?

Non !

Insurrection !

A Haïti

XIX

Gâteau de boue (2008)

 ourriture en vitrine,
Sans un sou, ni gourde,
Tout mon corps crie famine.

Mais l'oreille reste sourde.

Terre en Jachère,
Dignité en vrac,
Ni graines, ni outils,
Courage ne suffit guère
Quand des forces démoniaques
De ma misère tire profit,
De ma sueur un plein sac.

Au mépris de mon cœur,
Ivre de rancœur,
Mon estomac est docile.
Le tromper est facile.
D'un peu de terre, de sel,
De déchets végétaux,

De rayons du soleil,
Je fais un gâteau
De boue, de haine,
De tout ce qui saigne
De mon cœur humilié,
De mon âme écrasée.

A Haïti

XX

Sept années

 urée d'un naufrage
De Ouidah à Bahia,
De vie à trépas.

De ce cruel animal,
Maître dans sa cale,
Tu portes le mâle.

Vie sous le joug,
Claquent les coups.
Brûle ta peau.

D'un colon
Sans raison
Tu portes le sceau.

Esclave tu es morte,
Après sept années
D'éternité,
Libre tu es née.

Ouidah, Bénin, 1717-1848

XXI

Ces esclaves qui ont bâti notre monde

 toi, ancien esclave d'**Egypte**,
Ces vers maladroits et tristes.
De ta sueur et tes efforts colossaux
Sont nés pyramides et tombeaux,
Sphinx de Gizeh ou colosses de Memnon.
Les preuves de ta force physique
Ont aujourd'hui grand renom.

 toi, ancien esclave de **Grèce**,
J'exprime ma considération.
Présent dans chaque foyer, commun véhicule,
De ton quotidien : travail, discipline et nourriture,
Sont nés Acropole, temple d'Artémis et Parthénon.

 toi, ancien esclave de **Rome**,
Ces mots comme un baume
Sur tes souffrances
Qui hante ma conscience.

Leur soif insatiable d'esclaves à dominer
Change tes maîtres en cruels guerriers.
Leur force pour détruire,
La tienne pour construire.
De ton courage et de tes larmes
Naîtront la voie Apienne et les thermes de Caracalla,
Le Panthéon de Rome et la Colonne Trajane,
Le Capitole et le forum Boarium,
Le Palatin et les Murs d'Aurélien.

 toi, ancien slave,
perdu dans ce monde
arabo-musulman,

Ces mots qui t'imaginent pleurant
La belle couleur des plaines de **Slavonie**,
Vertes de tes larmes et de la pluie tombant
Sur ce long chemin menant
A Prague, puis à Verdun,
Où te sont arrachés, de force, ta virilité,
Et les restes de ton humanité.
Privé de descendance et de lendemain,
Tu graves de ton sang,
ton nom, esclavon,
sur ce quai de Venise.
Emasculé, humilié, réduit à néant,
Tu sers ton maître en attendant

Le moment de la vengeance,
Terrible et foudroyante,
De l'esclave blanc,
Imitant ses frères du Zanj.



Chaque jour, tu penses à ta sœur d'**Ethiopie**.
Ton maître s'est lassé de ta peau blanche,
Il rêve de son corps d'ébène,
De ses mains longues et fines,
De ses seins noirs et fermes,
De ses hanches envoutantes.
Ta colère gronde ! Comment a-t-il osé ?
S'approprier, de force,
la plus belle créature,
après les anges,
Du Dieu Unique, Miséricordieux et Tout-Puissant ?
Comment a-t-il pu faire
De cette reine de Saba,
De cette princesse de Nubie,
Un vulgaire animal ?
N'a-t-il pas lu son livre ?
Son Dieu n'est-il pas l'observateur des Esclaves ?
Et ne dit-Il pas :
« Je serais l'adversaire de quiconque
Réduit en esclavage
Un homme ou une femme libre » ?

« Et qui te dira ce qu'est la voie difficile ?
Sinon délier un joug ! »

 toi, ancien esclave d'**Angleterre**,
Ces mots t'imaginant pleurant
Sur ta sainte terre irlandaise.

Ton malheur ?
Tu ne vaux que cinq sterlings,
Quand ton frère noir en vaut cinquante.
Ton fils dans la rue jouait
Et Monsieur gênait.
L'exil en Virginie, rien de mieux
Pour dresser un enfant.
Et vous voilà tous les deux,
Sur ses plantations,
Le coton ramassant.
Quand, au même moment,
Ta sœur blanche,
Sans même une étreinte,
Avec son frère noir
Au coït est contrainte.
Le mulâtre bâtard est bon ouvrier.
Le commerçant, heureusement !
Sa voix fait entendre.
Interdit le mulâtre !

Mes nègres, je veux vendre !
Et ta sœur, en friche, retourne à la terre.
Ses ovaires ne valent plus qu'une misère.
Console-toi, esclave indigent,
Ta sueur et ta haine qui gronde
Auront produit la richesse d'un nouveau monde.



toi, ancien esclave d'**Amérique**,
Or noir de l'occident,
Que de reproches je voudrais t'adresser !
Que ne t'es-tu écroulé dès le premier coup !
Faible, j'eus aimé que tu aies été !
Ton maître, lui-même, à ta place, n'aurait survécu !
Et toi ? De chanter, d'endurer,
De travailler, de produire,
Inlassablement, tu continues.
Par la force de tes bras, de ton âme,
Trop de richesses créées.
Par ta sueur et ton sang,
Trop d'opulence pour certains.
Des douleurs de ton corps,
Tu cherches la délivrance,
Et à la finance tu donnes naissance,
Au capitalisme une enfance,

A l'injustice de masse, son règne décadent.
Que ne t'es-tu écroulé dès le premier coup !
Faible et misérable comme ton maître,
J'eus aimé que tu aies été !



ais rien ne change ! Aujourd'hui encore,
Armé de ton courage et de ta foi,
Tu traverses à pied ton continent.
Des berges du **Congo**, au rif marocain,
Tes fils meurent au désert Algérien.
De cette eau bleu et froide de Méditerranée,
A cette terre aride d'Andalousie,
Tes filles meurent sous les râles obscènes des passeurs.
Et toi, l'élu, esclave de l'occident tu finiras.
Que ne t'es-tu écroulé dès le premier pas !
Faible, j'eus aimé que tu aies été !

RÉSILIENCE



XXII

Révolutions

 énie matériel ! Titan tellurien !
Par un fusil, tu vaincs les autres et ta peur.
Par une machine tu domptes la vapeur.

Dès lors, futile, abandonnée ta chrysalide.

Révolution industrielle valide

D'un enfant inapte, les vilains jeux de main.

A cette naissance meurt l'effort et l'humain.

 ercule maladroit ! Rejeton de Darwin !
L'Héliocentrisme et la Relativité,
Einstein ou Galilée délient les archaïsmes.

Le progrès scientifique devient déisme.

Un paradigme nouveau les yeux affranchit.

Meurt sacré ! Le vainqueur, ses limites franchit.

Matière, énergie, atome, humain, à genoux !

Acclamez votre dieu sorcier et savant fou !

 omme économique, vraie fantasmagorie
De Smith ou de Malthus, et fane la vertu
Quand devient le profit, seul principe de vie.

Intérêt propre et usure en desseins absolus,

Révolution économique avilit.

Cet anthropocentrisme flétri nous détruit.
Oubliée charité ! En pleurs humanité !
Divinité financière ôte les barrières.
A mort modération ! A mort modestie !
A mort sobriété ! Un nouvel homme est né !

omme et Femme ! Abrogez les carcans et corsets !
Liberté en pilule et plaisir au grand jour,
Aspirez à cette vie sans frein ni censure,
Guidés, sans honte, par une utopie hippie.
Révolution sexuelle aux lèvres rouges
Virilités et féminités met en feu
Et pare nos sexes d'ombre et de démesure.
Oubliée fidélité ! Dévoilée luxure !

ive le bit ! L'individu délirant,
Poussière d'un réseau planétaire oppressant.
Tombent barrières, repères et conscience.
La **Révolution numérique** immanente
Connecte l'encéphale d'une intelligence
Unique et partagée, vile et aliénante.
Meurt noblesse ! Et naît le voyeur qui bande mou
Nu, devant bassesse, buzz et autre remous



a vie de nos corps ? Révolution !

Le sexe et l'esprit ? Révolution !



os cœurs ? Régression et nanisme atrophique

Notre éthique ? Consommation, et étisie critique.

XXIII

Libre Humanité

 e me suis éveillé ce matin.
J'ai pris mon fusain.
Je voulais vous voir rire.

Et maintenant...

Je vis, je ris, en chacun.

Toi, tu n'as pas quitté ta nuit.

Tu as pris ton arme.

Tu t'es abreuvé de nos larmes.

Et alors ?

Tu étais déjà mort.

Elle, libre, belle, était là.

Vous étiez habitués.

Vous l'aviez oubliée.

Et maintenant ?

Vous vous lèverez pour Elle.

L'autre, cruelle, était loin.
Un quotidien pour certains.
Nous voulions l'oublier.
Et alors ?
Nous lui donnerons tort.

A Charlie, 07/01/2015

XXIV

Quand vous entendez dire...

 uand vous entendez dire du mal des musulmans,
Dressez l'oreille ;
On parle de vous.

Quand vous entendez dire du mal des juifs,
Dressez l'oreille ;
On parle de vous.

Quand vous entendez dire du mal des autres,
Dressez l'oreille ;
On parle de vous.

Quand vous entendez dire du mal de vous,
Fermez l'oreille ;
On parle en l'air.

A Frantz Fanon

XXV

Les deux spectateurs

 'un reste fasciné quand vient à lui la scène
Retranscrite à l'écran par une grâce obscène
En vingt-quatre images arrêtées par seconde,
Nouvel étalon d'une vision du monde.

L'autre, étrange et brillant spectateur de la vie,
S'imprègne sans pudeur, sa soif inassouvie,
Des milieux sensibles où vivent corps et âmes,
Passions et langueurs, superbes ou infâmes.

L'un, tombé sous une servitude niée,
L'œil dans sa lucarne, sa vue atrophiée,
Dans sa chair incarne une illusion de vivre,
Une autolâtrie délétère qui l'enivre.

L'autre épris, malgré lui, s'absorbe en l'existence,
Muse qui le féconde et engendre l'essence,
Le goût de la beauté que proclame en prophète,
L'observateur ému, devenu grand poète.

XXVI

Montagne

a belle en ses hauteurs, sensuelle et altière,
Ensorceleuse ornée de ses plus beaux atours,
Jette son dévolu, minérale matière,
Sur des hurluberlus encerclés de vautours.

Beaucoup seront damnés pour avoir défloré
Le rose du granit, le noir de ses ardoises,
Ses sommets aguicheurs d'un blanc immaculé,
Le gris de son calcaire et ses pentes narquoises.

Combien de vies, d'élans et de membres brisés,
En retour d'un amour pur et passionné ?
Combien de corps perdus en ses pans ravinés,
Par une ruade, à son flanc sillonné ?

Combien de chutes et d'organes éclatés ?
De cordées décimées ? d'êtres ensevelis ?
Pour rompre l'emprise et trahir ses cruautés,
Ne plus succomber à ses charmes avilis

XXVII

Une terre nourrie de larmes



ans l'infini du Sahara,
Je perds la trace de mes pas.
En cette terre désolée,
Je ne parviens plus à pleurer.

Frappé trop fort par le grand astre,
Assoiffé, je cours au désastre.
Mon corps affamé m'abandonne.
Mon âme altérée déraisonne.

Soudain, à mes yeux, ce mirage,
Vision venue d'un autre âge.
Sceptique, je peine à le croire,
Tant est mort et froid mon espoir.

De superbes couleurs de vie,
Irrésistiblement, j'envie.
Une terre noire aux fruits rouges,
De beaux épis verts et des courges.

J'aperçois des formes humaines
Qui toutes à genoux s'étreignent
Et s'encouragent à pleurer
Pour nourrir d'un torrent de larmes
Cette terre aride et sans charmes.

Viens, ami, entre, mange et bois
Des larmes, de nouveau, de toi,
De tes blessures couleront
Et notre terre, nourriront.

XXVIII

Il était une foi, un choix



ans mon système religieux,
Œuvre d'un dessein intelligent,
La foi a raison de tout.

Sans penser, je me porte mieux.

Darwin est un impertinent.

Si je ne crois pas, je suis fou.

Dans mon système déductif,

Œuvre d'une évolution intelligente,

La raison a foi en tout.

Sans croire, je me porte mieux.

Gödel est un trouble-fête.

Si je doute, je deviens fou.

Mais, même dans un système déductif cohérent

La place demeure pour la foi, pour le choix.

Je ne peux démontrer qu'Il existe, dit celui-ci.

Je ne peux non plus prouver qu'Il n'existe pas,
dit celui-là.

Quelle impasse !

Il ne nous reste alors que la foi.

Cette flamme !

En nous, ce choix
D'y croire, de ne pas y croire.

Et les faits, que disent-ils ?
Peu de choses, confinés
Dans leur système respectif,
Religieux ou déductif.

Les croyants lèvent la voix.
Mais Dieu reste discret.
Il faut une si grande foi
Pour L'entrapercevoir.

Les évolutionnistes manifestent
Autant de conviction
Pour entendre le sermon
De fossiles circonspects.

Heureusement, pour nous,
Avec un grain de moutarde
On parvient à tout :
A calmer un débat
Pour Le voir et L'entendre,
A déplacer des montagnes
Pour faire parler des fossiles.

XXIX

Succès



e qui est bien fait, plaît, charme et ne déçoit guère.

Mais faire pour plaire n'est pas bien faire et plaire.

Bien faire n'est pas négocier, vendre ou charmer.

Bien faire, c'est suer, peiner, à soi renoncer,

S'élever vers un idéal de perfection

Et nourrir l'espoir d'ériger l'œuvre en canon.

AMOUR SALUTAIRE



XXX

T'aimer



ès la première image aimer éperdument

Les traits de ton visage élégants et charmants

Et lire un doux présage en tes yeux pleins d'espoir,

Un si beau paysage où s'annonce le soir.

Dès la première étreinte aimer à s'emporter,

Sans lendemain ni crainte aimer à s'éreinter.

Ta belle peau, lascive, éveille l'appétit.

Ta cambrure expressive à mes yeux retentit.

Et fiévreusement, t'aimer avidement,

T'aimer charnellement, t'aimer fébrilement,

T'aimer soudainement, t'aimer abruptement,

T'aimer fougueusement, t'aimer tout simplement.

Et si faiblit l'envie ? Alors, obstinément,

Dès que l'infect ennui ronge le sentiment,

Ivre de la caresse infinie sur ta lèvre,

J'implore Enchanteresse et son poète orfèvre.

Pour nourrir mon désir et terrasser le temps.
Pour t'offrir au plaisir de ton corps haletant,
Unir dans l'extase nos deux cœurs exaltés,
Douce homéostasie vers des éternités.

T'aimer toujours autant, sans regret ni tourment,
De ce premier instant à mon dernier moment.
Au ciel à tes côtés, en enfer à présent,
J'aurai aimé t'aimer toute ma vie durant

XXXI

Ton corps, mon empire

 'étreins **ton corps**, fin comme le rivage,
Où s'engage, et finit mon voyage.
J'embrasse **ta peau** blanche comme le sable
Où j'échoue, vivant, de mon naufrage.
Magellan, Colomb, De Gama,
Ont tant cherché cette terre,
Fertile et nourricière,
Cette route des épices et du désir.
Tous ces explorateurs
Cherchaient loin leur bonheur.
Quant à moi, il était là,
Au creux de mes bras,
Au bout de mes doigts,
Frémissants et agiles,
Eveillant le désir
D'une épopée intime.

 **es mains** tendues, ouvertes,
Longues et fines
M'engagent, m'appellent, et m'attirent.

Douces, sensibles, et câlines,
Elles me montrent la route
Vers l'abandon et l'oubli.
Elles parcourent mon corps,
Electrisent mes pores,
Et figent le temps, les heures.
Elles égrainent, en douceur,
Une envie d'infini
Qui lentement s'écoule
Et baigne ma chair,
Avide d'éternité.
Cette ondée propitiatoire
M'enivre et me saoule
Et, chaque fois, ajourne le soir.

 **es bras**, rameaux d'albâtre
D'une blancheur rare,
De ces déesses romaines
Peuvent porter les peines.
Quand ils m'enlacent et me serrent,
Aux branches gorgées de sève
De cet arbre à prière,
Je hisse mes vœux, mes misères.
Le temps de prendre le courage

Qu'avec bonté, ils m'infusent.
Un refuge en plein orage
Jamais, ils ne me refusent,
Lors de mes pèlerinages
En ces terres arables,
Le long de ton anatomie,
Ce royaume, mon empire
Que j'aime parcourir.

 assérééné, je gravis **tes épaules**.
J'atteins mon nord, mon pôle.
Encore un effort ! Du nerf !

Et ta nuque m'est offerte.
Je pose à terre un genou
Et un baiser dans ton cou.
Ton corps, mon sol, frémis,
Etranges sismologies
Qui font poindre sur ta peau
Ces frissons viscéraux.

 e calme revenu,
Je pénètre à moitié nu
Une forêt luxuriante,

Dense et envoûtante.

Je me prends à ce jeu,

De compter **tes cheveux**.

Pas un ne m'échappe.

Noirs comme la nuit,

Exquise draperie

Faite de lianes qui m'entourent

M'emprisonnent, m'essoufflent.

 e sors, alors, je cours à l'abri
De **ta bouche** rougie.

Je me baisse et effleure, d'une main légère,

La texture fragile de tes lèvres,

Une ligne pure,

Une moue délicate.

Légèrement entrouvertes,

Elles expirent

Un soupir de désir.

Avec avidité, je les embrasse

Et tente d'absorber une trace

Du souffle de vie qui t'anime.

ncore haletant et pantois
Des effluves de ta voix,
Au loin, je devine des collines,

De **ta poitrine** les reliefs sublimes.

Je vais au gré de mes errances,

En ces terres de Provence,

Et me plais à goûter

Ces deux beaux fruits d'arbousier.

Quand leur jus coule en ma gorge,

Je me repais de ce lait maternel,

Métal liquide, produit de la forge,

Combustible d'un athlète immortel

Que je suis devenu caressant ta peau nue.

antôt plat pays frissonnant à l'appel du désir,
Tantôt arrondi, abritant la vie de mes filles,
Ton ventre, mon antre, ce refuge, m'émerveille.

Attentif, j'aime y poser mon oreille

Pour écouter les bruits d'une intimité.

Curieux de connaître ce chez-toi,

J'aimerais y trouver un toit.

Vieux, je rêve de cet hospice

Que m'offrirait ta matrice.

 e navigue, maintenant,
Le long d'un chenal,
Au milieu de **tes hanches**,

Immense plaine alluviale.
Ton bassin au creux de mes reins,
Ta chaleur réchauffe mon cœur.
Et je dérive.
Je perds mes repères.
Je souffre d'amnésie,
D'une heureuse anesthésie.
Et mon voyage poursuit
Jusqu'à ma terre promise,
Mon île, mon delta.
Après l'ultime spasme
D'une addictive extase,
J'y échoue repu.
Subir le reflux
De ton corps en grâce,
Jamais ne me lasse.

 ncore essoufflé, je glisse
Le long de **tes cuisses**,
Pilastres de marbre rose,
Lieu de pèlerinage,

Les Jakin et Boaz
De mon temple profane
Où j'aime m'agenouiller
Et tes formes contempler,
Tes icônes saluer,
Ta beauté déclamer.
Mon sacerdoce, t'admirer.
Mes rituels, te combler.
Mes offrandes, ton plaisir,
Donnent un sens à ma vie
Lovée, bien à l'abri
De ton ombre féminine.

 on périple se termine,
Assis sur **tes pieds**
De reine insoumise

Qui court vers demain.
Oubliant de le craindre,
Tu tiens ton destin
Au creux de tes mains
Et d'une foulée assurée
Aplanit ton chemin.

 es yeux, insatiables,
A jamais éblouis,
Continueront,

A perdre raison,
De contempler,
A jamais,
Ton corps, mon empire
Que j'aime parcourir.

XXXII

Ta bouche

 vif, telle une plaie béante,
Ta bouche, fine et intrigante,
Embrase une géhenne ardente,
Offre mille baisers charmants,
Me livre à des plaisirs d'amants,
Ivre de tes lèvres glissant
Le long de mon corps impuissant,
Pris d'un long spasme étourdissant,
Vibrant d'un désir jaillissant
Au creux d'un delta languissant.

XXXIII

Gémination



u commencement,
Par un frisson sur ta peau,
Mon âme a pris corps.

Vingt ans ont passé,
Nourri ta féminité,
Ne m'ont pas lassé.

T'offrir au désir
Corps et âme, et la beauté
En toi révéler.

Aimer ton désir,
Canoniser ton plaisir
Remplit mon office.

Au creux de tes reins,
Ivre de ton souffle court,
Je fais mon déclin.

Brûlant sur ton sein,
Maître de ton abandon,
J'oublie mon destin.

Que vienne mon terme,
Mes yeux nourris de tes formes,
J'étreins ton corps ferme.

J'expie ma misère.
Le mouvement de tes hanches
M'arrache aux enfers.

Et vieux, au bout de mes forces,
Je rêve de cet hospice
Que m'offrirait ta matrice.

XXXIV

Plaisir présent et avenir

 uand ce plaisir des yeux
Me ramène au présent,
Le soin de mon salut

Au futur je suspends.

Paroles de poète

Oubliées à perpète.

Quand j'admire ton corps,

Présent et avenir

Se mêlent sans remords.

Seul compte ce plaisir

Que procure ta peau,

Chape de mon tombeau.

Au très loin mon salut,

Damnés pour ta vertu,

Mes yeux qui ont trop bu

Ne sont jamais repus.

De tes reins la cambrure

Fouette ma luxure.

XXXV

Printemps

 rise au petit matin, ce frisson sur ta peau
En mes veines fait battre un brûlant renouveau.
Bise au petit matin, tes seins ronds je sens poindre.
De saintes voluptés ton corps chaud je veux oindre.

Soleil d'après-midi revêt d'enchantements
Les formes sous ta fine robe de printemps.
Ton charme se nourrit d'innocence absolue,
De ta féminité joyeuse et résolue.

Une énergie soudaine me saisit au cœur,
Comme une grâce lyrique transcende un chœur.
D'un œil séduit, j'entraperçois tes longues jambes.
Tes pas se déclinent en vers composés d'iambes.

Une pulsion de vie m'envahit alors.
Toute mon existence en l'instant ramassée
Explose et me souffle cet élan vers ton corps.
Tous mes membres raidis d'une ardeur angoissée
Emportent mon désir en un grand tourbillon
D'oubli, de lâcher-prise, et d'abandon bouillon.

XXXVI

Plaisirs éphémères

 lors que ce matin meurt d'inattentions,
Je le retiens mutin dans ma grande lucarne.
La rosée, la fraîcheur, l'éveil en moi s'incarnent
Et nourrissent mon corps de mille émotions.

Même si ma jeunesse étourdie s'étiole,
Comme coule ce sable entre nos doigts unis,
Je m'enivre d'émois, de toi, de mes dénis,
De ces alcools légers dont je vide ma fiole.

Adieu célébrités et futiles richesses !
Au vent succès obscurs de la facticité !
Je me nourris ému de ta féminité ;
Du frisson sur ta peau désirant mes caresses ;

De ce premier baiser sur ta lèvre tremblante ;
Des coups dans ma poitrine à la pensée troublante
D'offrir à mes mains et mes yeux extasiés
Le galbe de tes seins hyperesthésiés ;

Des premiers pas craintifs de nos enfants chéris ;
De leurs premières fois sous nos yeux attendris ;
De leur grimace étrange à ce goût sur leur langue ;
D'un état de grâce, d'un joyau dans sa gangue ;

De beaux éclats de rire incrustés dans nos chairs ;
Du refus d'oublier ces plaisirs éphémères.

XXXVII

L'adultéresse

 uelle épouse arguerait ne jamais y songer,
Quand sa chair le désir ne s'épuise à ronger,
Quand un quotidien vil et commun l'emprisonne.
Dans l'abandon d'un rêve, Hyménée déraisonne.

Léon, est-il l'élus ? L'intime de minuit
Qui te mène au plaisir lorsque mine l'ennui.
Rodolphe, ensorceleur, charmeur et philosophe,
Te sauvera-t-il, lui, de cette catastrophe ?

Et si l'issue de toi, sans insémination,
Devait naître, et offrir une destination,
Une grâce à saisir à chaque jour qui lasse,
Oserais-tu l'écrire ? En aurais-tu l'audace ?

Ainsi vit le poète, éloquent prisonnier
D'un réel atrophié qu'il peine à magnifier.
Libérez-le ! Sagesse. Ignorez-le ! Paresse.
Portez aux nues sa rime ! Enjoint l'adultéresse.

A Emma Bovary

XXXVIII

Le plaisir d'être chrétien

 n ne naît pas chrétien, par Dieu, on le devient !
Nous dit, de manière avisée, Tertullien.
Comment ?

Par la peur ?

La souffrance ?

La torture ?

Non ! Par la joie sacrée d'aimer, de partager,
De rire et de chanter le credo d'Épicure,
Le plaisir simple et pur de la sobriété.

ARTS

RÉPARATEURS



XXXIX

Quel Prix ?

 uel prix pour cet ouvrage qui a saigné mon cœur ?
Tout l'or de James Marshall, les pleurs de John Sutter.
Un prix bien trop élevé pour le garder secret.
Clamons la ruée vers ces littéraires contrées.

Et quel prix pour cet écrit m'ayant rendu plus sage ?
Les tortures de Rushdie, le meurtre de Tyndale.
Un prix trop élevé pour en museler le rôle.
Laissons-le vivre en nous et gagner d'autres rivages.

Quel prix pour cet essai qui a délié mes chaînes ?
L'enfer de Madiba, l'ascèse du Mahatma.
Un prix si généreux, qui peut en masquer l'aura ?
Laissons donc, sans gêne, s'égrainer tous les pollens,

De l'aventure,
De la sagesse,
De la vertu.

XL

Haïku 1

 ourir pour sentir
Mon corps vivant et la terre
Courir pour m'unir

XLI

Haïku 2

 on jardin, ma terre,
Mon arbre, eux subsisteront
Je suis leur, sans fin

XLII

Haïku 3

 nsularité
Bénie, je vis seul heureux
Les miens sur mon sein

XLIII

Haïku 4

 ombez trombes d'eau
Pluies du ciel, noyez à flot
Mon cruel égo

XLIV

Haïku 5

 es oiseaux pépient
Fraicheur, rosée matinale
La vie m'envahit

 es cris de la ville
Vacarme ou béton muet
La mort rôde et plaît

XLV

Un horizon sensible - Hymne au Maître Hokusai



Racines en cascade éventrent l'hôte Terre.
Des spectres en parade émergent de ces eaux,
Lianes liquides ornant un monastère
Où l'on tombe à genoux saisis de sens nouveaux.



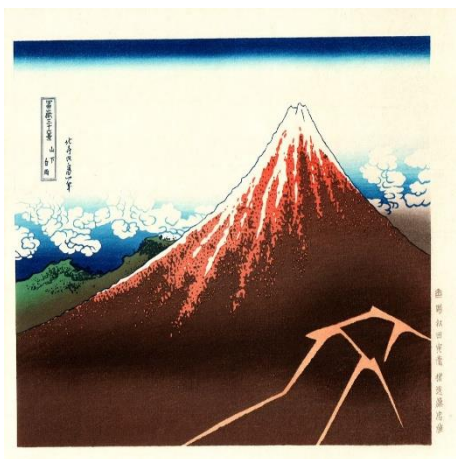
Toute de bleu vêtue, de Prusse ou là venue,
La vague nous enserre en un vertige inné,
En une ronde exquise où l'empire atténue
La faiblesse des corps par un élan donné.



Fins nuages de neige à ces falaises d'arbres,
Appendus en arpège, en un ciel étendu,
Gravent dans l'azur cristallin des plus beaux marbres
L'équilibre trouvé sur ce pont suspendu.




 heval en la rivière, entouré de fractales,
 Flanc sans ventrière, s'enivre de ces mains
 D'hommes et d'eau baignant son corps de bleus pétales
 Comme la nature sommant d'âpres humains.



La montagne écarlate, en colère impassible,
 Granit et pierre éclate en poussière insensible.
 Sang chaud et larme froide, influx irrépressible,
 Excèdent les parois d'un cœur inaccessible.



La ville en ligne droite étreint le mont Fuji,
 Dévitalise et plie des hommes endurcis.
 Dans le bleu du passé le cerf-volant surgit,
 Réminiscence osée d'une enfance en sursis.



Ecumes enneigées emportent les saisons,
Mélangeant terre et mer, pénétrant l'horizon.
La brise en vent léger nourrit ses oraisons
De feuilles de couleurs aux dons de guérison.

TABLE

SOUFFRANCES CONTEMPORAINES

I. Monstruation	5
II. Soutien-gorge	6
III. Objets	7
IV. La funambule	8
V. L'humain augmenté	9
VI. La soudaine agonie du commun	10
VII. Me, myself and I	12
VIII. Venins	13
IX. Moins que le prix d'une balle	14
X. Sa dernière larme	16
XI. Fils de Cham	19

TRAUMAS ANCIENS

XII. Famine irlandaise	21
XIII. Bassin de poussière	23
XIV. L'homme roux	24
XV. Rompre le pain	26

XVI. Traumas	27
XVII. Ossements indiens	28
XVIII. Cent cinquante millions	31
XIX. Gâteau de boue	32
XX. Sept années	34
XXI. Ces esclaves	35

RÉSILIENCE

XXII. Révolutions	42
XXII. Libre Humanité	45
XXIV. Quand vous entendez dire	47
XXV. Les deux spectateurs	48
XXVI. Montagne	49
XXVII. Une terre nourrie de larmes	50
XXVIII. Il était une foi, un choix	52
XXIX. Succès	54

AMOUR SALUTAIRE

XXX. T'aimer	56
XXXI. Ton corps, mon empire	58
XXXII. Ta bouche	66

XXXIII. Gémination	67
XXXIV. Plaisir présent et avenir	69
XXXV. Printemps	70
XXXVI. Plaisirs éphémères	71
XXXVII. L'adultéresse	73
XXXVIII. Le plaisir d'être chrétien	74

ARTS RÉPARATEURS

XXXIX. Quel Prix ?	76
XL. Haïku 1	77
XLI. Haïku 2	77
XLII. Haïku 3	77
XLIII. Haïku 4	78
XLIV. Haïku 5	78
XLV. Un horizon sensible	79

Remerciements

A Yadine, pour ses nombreuses relectures.

A Fatima Kaddour-Boudadi pour ses idées géniales.

© 2024, Albert H. Laul

ISBN : **978-2-9590396-2-1**

Achevé d'imprimer en Février 2024

par TheBookEdition.com à Lille (Nord)

Imprimé en France

Dépôt légal : Février 2024

9,90 € TTC

Couverture : Léonard de Vinci, *Étoile de Bethléem, Anémone des bois, Euphorbe Petite éclair*, vers 1505-1510 - Sanguine, plume et encre brune sur papier. H. 19,8; L. 16 cm. Windsor castle, The Royal collection, Royal Library.